

se respecter. On ne lui en voudra pas, sans doute, de quelques allusions politiques, et plus d'un lecteur pourra mettre des noms propres au bas de ces deux vers, plus vrais qu'élégants :

Les blancs sont bien souvent des rouges arrivés,
Et les rouges des blancs en route.

Nous voudrions désigner quelques-unes des plus jolies fables du gracieux volume de M. Villefranche ; nous aimerions à en détacher plusieurs, si l'espace nous le permettait. Il en est de très-courtes, qui sont gentilles, dans leur brièveté, comme, par exemple, le *Colibri et le Pigeon*. Pour montrer que notre jeune fabuliste sait orner et conduire un long récit, nous allons reproduire son apologue de l'Écureuil et du Renard :

Le nez au vent, l'œil vif, l'oreille et la queue hautes,
Un écureuil jouait sur un antique ormeau
Dont ses premiers aïeux avaient été les hôtes.
C'était plaisir de voir le quadrupède oiseau
Courir, sauter, voler de place en place ;
Puis s'asseoir pour polir le poil de son museau
Qu'il caressait d'un geste plein de grâce ;
Puis grimper au plus haut, puis soudain s'élancer,
Retomber sur sa queue, et, pendu par la patte,
D'ici, de là, se balancer.
Un renard l'aperçut, et vite d'avancer.
Oh ! se disait tout bas la bête scélérate,
Tout en poussant vers lui des soupirs dont l'objet
N'était point, selon moi, sa charmante figure,
Oh ! si la patte te manquait !
Mais la patte jouait toujours adroite et sûre,
Et le jeu semblait de nature
A fatiguer le spectateur.
Le galant crut devoir se faire acteur,
Pour mettre fin à l'aventure.
Il se découvre donc et d'un air ébahi :
—Eh ! c'est vous ! quel bonheur de vous voir aujourd'hui !
Les dieux à qui je viens de faire ma prière
Ne pouvaient offrir mieux à mon œil ébloui.